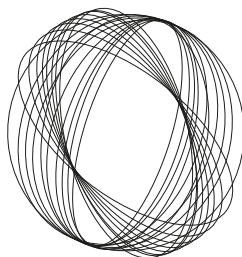


DU MONDE ENTIER

JOHN STEINBECK
**DES SOURIS
ET DES HOMMES**

NOUVELLE TRADUCTION

ROMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
ET PRÉFACÉ PAR
AGNÈS DESARTHE



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

EN UN COMBAT DOUTEUX..., 1940 (Folio n° 228)
LA GRANDE VALLÉE, 1946 (Folio n° 892)
LES RAISINS DE LA COLÈRE, 1947 (Folio n° 83)
RUE DE LA SARDINE, 1948 (Folio n° 787)
LES PÂTURAGES DU CIEL, 1948 (Folio n° 692)
JOURNAL RUSSE, 1949
LES NAUFRAGÉS DE L'AUTOCAR, 1949 (Folio n° 861)
LA PERLE, 1950 (Folio n° 428)
AU DIEU INCONNU, 1951 (Folio n° 1232)
LA COUPE D'OR, 1952 (Folio n° 3073)
LE PONEY ROUGE (Folio Bilingue n° 114)
UN ARTISTE ENGAGÉ, 2003
ZAPATA – VIVA ZAPATA!, 2003
TORTILLA FLAT (Folio n° 897)

Aux Éditions de la Table ronde

IL ÉTAIT UNE FOIS LA GUERRE, 2008

Aux Éditions Le Livre de Poche

À L'EST D'ÉDEN

Du monde entier

JOHN STEINBECK

DES SOURIS
ET DES HOMMES

NOUVELLE TRADUCTION

roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
et préfacé par Agnès Desarthe*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

OF MICE AND MEN

© John Steinbeck, 1937.

Copyright renewed John Steinbeck, 1965.

© Éditions Gallimard, 2022, pour la traduction française.

Quand on remet l'ouvrage sur le métier

On ne traduit pas contre, on traduit pour.

On ne traduit pas sur des cendres, mais en soufflant sur les braises toujours rougeoyantes.

Car les textes, si on en prend soin, contredisent la règle ultime qui veut que tout ce qui vit finisse par mourir.

À quoi rime la re-traduction d'un chef-d'œuvre ? Pourquoi s'y prendre à deux fois, quand ce n'est pas davantage ?

Je collectionne, pour ma part, les traductions françaises de *To the Lighthouse* de Virginia Woolf, et j'attends la prochaine avec patience et ferveur.

Quel est ce cortège autour d'Homère, de James Joyce, de Jack London, de Jane Austen, de William Shakespeare ou de Marina Tsvetaïeva ? Ne sont-ils pas en trop, tous ces volumes qui paraissent voleter, éphémères (car s'ils étaient pérennes, pourquoi y reviendrait-on ?), autour de la lumière que continuent de diffuser un roman, une pièce, un sonnet dont l'auteur est mort depuis des siècles... ou seulement soixante-dix ans ?

« Soixante-dix ans après la mort de l'auteur », telle est la durée que la directive européenne du 29 octobre 1993 a fixée pour que l'œuvre tombe dans le domaine public. Du jour au lendemain, au terme de cette chute, elle appartient à tout le monde. Commence alors une période propice aux rééditions. C'est souvent, pour l'écrivain, une occasion de renaître. Renaître ou rajeunir ?

Un cliché fréquemment attaché à la re-traduction est le vieillissement. Il faut actualiser, moderniser. C'est parfois vrai. Une équation dont je n'ai pas encore démasqué toutes les inconnues (mais j'y travaille, j'y travaille) fait que les traductions d'un texte vieillissent plus vite que l'original. C'est pourquoi il convient de les reprendre.

C'est ce qu'on dit, d'un air parfois un peu gêné : « La traduction a vieilli », pour justifier de remettre l'ouvrage sur le métier. Ce n'est pas la seule ni la véritable raison.

En plus des différentes versions de *To the Lighthouse*, il se trouve que je collectionne aussi les anciennes traductions de plusieurs autres romans. Et je les aime. Je ne pense pas qu'elles sont vieilles. Je pense qu'elles sont belles quand elles sont belles, ratées quand elles sont maladroites ou trop lisses.

Ainsi, lorsque « Du monde entier », la collection réservée au domaine étranger des Éditions Gallimard, m'a proposé de traduire *Of Mice and Men* de John Steinbeck, je ne me suis pas demandé si j'allais faire « plus récent », ni comment j'allais m'y prendre pour redonner du gonflant, du tombant, du brillant à une œuvre qui serait (ce n'est pas le cas) devenue molle et terne en français. La question que je me suis posée était simplement celle-ci : ai-je quelque chose à dire sur le texte de Steinbeck ? Car, de la

même manière qu'un musicien exécute une partition, le traducteur donne ce qui ne sera jamais que son interprétation. Ne se réjouit-on pas à l'idée que la *Symphonie n° 2 en ut mineur* de Mahler ait été dirigée par Otto Klemperer, mais aussi par Bruno Walter, dont on pourra comparer la version avec celles de Leonard Bernstein, Georg Solti, Simon Rattle, Claudio Abbado ou Pierre Boulez? N'est-on pas plus heureux, quand on est mélomane, dans un monde où l'on peut passer de l'une à l'autre, désigner sa favorite, revoir son jugement sur celle que l'on avait trop vite écartée?

De la même manière, le lecteur et la lectrice peuvent se réjouir de défendre telle traduction contre telle autre (souvent parce que c'est la première qu'ils ont eue entre les mains), ils prendront plaisir à changer d'avis et à découvrir que celle qu'ils avaient commencé par décrier possède des qualités qui leur avaient échappé lors de l'approche initiale.

Lorsqu'on traduit, on ne traduit pas contre le précédent traducteur, on traduit pour l'auteur, pour que son texte revive, ou vive plus longtemps, qu'il rayonne auprès de ceux qu'il n'avait pas encore touchés.

Maurice-Edgar Coindreau, l'auteur de la première traduction d'*Of Mice and Men*, est un maître et c'est mon maître. Avant d'accepter de marcher sur ses traces, je n'ai pas étudié le texte en français, de peur d'être terrassée. Ma méthode a été pragmatique : j'ai relu l'original et chaque fois que germait en moi une idée de traduction pour une expression, un mot, un dialogue, je la notais et, timidement, je regardais ce qu'en avait fait Coindreau. À plusieurs reprises, sans me mesurer à lui, j'ai eu le sentiment

que nos visions étaient complémentaires et que, loin de s'annuler, elles se répondaient, la traduction devenant ce qu'elle ne devrait jamais cesser d'être, une exégèse.

L'autre exercice préliminaire auquel je me suis livrée a été une enquête sur l'argot visant à sélectionner, entre deux traductions possibles d'un même mot familier, celle qui convenait et correspondait à l'esprit de l'original, laissant de côté le terme que personne, aujourd'hui, ne comprendrait plus, ou qui, au contraire, à l'occasion d'une vague rétro, serait devenu si contemporain qu'il évoquerait davantage l'univers des rappeurs français du moment que celui des saisonniers agricoles américains de la première moitié du xx^e siècle (je pense au mot « daron »).

L'exercice de re-traduction n'est pas herculéen – on ne cherche pas à écraser et encore moins à avoir le dernier mot –, il revient plutôt à considérer notre tâche, à nous les traducteurs, comme un travail d'équipe... dans le temps. Lorsque je re-traduis Steinbeck, je fais, en quelque sorte, la passe au prochain, à la prochaine qui s'y plongera, qui s'y collera, pour que le soleil blanc et brûlant de la cour du ranch et l'ombre à l'intérieur de la grange poursuivent leur jeu de contraste, pour que Lennie continue de nous briser le cœur, et que l'amitié qui lie deux vagabonds subsiste après que leur feu de camp sera éteint.

Car on ne traduit pas sur des cendres. On traduit à partir des braises toujours rougeoyantes du feu allumé par un écrivain et sur lequel chaque nouveau traducteur vient souffler.

Un dernier mot concernant le titre. C'est sur la couverture, la souveraine, la très désirée, que les traducteurs souhaiteraient voir figurer leur nom. À défaut, ils aiment

parfois y inscrire le nouveau titre qu'ils donnent à l'œuvre, marquant ainsi de leur sceau un moment de l'histoire du texte. *To the Lighthouse* de Virginia Woolf compte (au moins) quatre titres différents en français.

Jouons le jeu un instant. *Of Mice and Men* peut s'entendre en français comme *À propos des souris et des hommes*, ou encore *Au sujet de souris et d'hommes*, ou bien *En ce qui concerne les souris et en ce qui concerne les hommes*. Pourquoi pas *De la souris et de l'homme*? Et si nous tentions quelque chose de plus téméraire : *Où il est question de souris et d'hommes*. On peut s'amuser à en égrener d'autres. Aucun ne rendra justice à l'original et surtout, aucun autre que *Des souris et des hommes* (malgré l'ambiguïté induite par l'indéfini) ne saura, aussi bien que lui – parce qu'il s'est ancré dans notre imaginaire collectif –, attirer le lecteur, le guider vers un roman qui tient certes de l'essai (ce que les titres sus-cités auraient plus clairement mis en valeur) mais flamboie surtout par la création d'un archétype, Lennie, le brave géant, et d'une série de jeux d'oppositions – lumière et ombre, hommes et femmes, Noirs et Blancs, ouvriers et patrons, jeunes et vieux, futés et abrutis – qui, ensemble, construisent un monument littéraire, une grange où chaque mot sonne comme dans une cathédrale.

A. D.

À quelques miles au sud de Soledad, la Salinas vient longer le pied de la colline et coule, profonde et verte. L'eau est tiède aussi, car elle a ruisselé en scintillant sur les sables blonds illuminés par le soleil avant d'atteindre la fosse étroite. D'un côté de la rivière, les pentes dorées du coteau s'incurvent et s'élèvent pour se fondre au massif puissant et rocailleux des monts Gabilan, mais de l'autre, là où s'étend la vallée, l'onde est bordée d'arbres – des saules vert tendre à chaque printemps, emprisonnant dans leurs branches les plus basses les débris des inondations hivernales, et des sycomores dont les rameaux et les branches plus fines d'un blanc pommelé de brun s'arquent longuement au-dessus de l'eau. Sur la berge sablonneuse, juste au-dessous des arbres, les feuilles forment un tapis si épais et craquant qu'un lézard qui s'y faufile provoque un grand dérangement. Au crépuscule, des lapins sortent des broussailles pour s'asseoir sur le sable, et la grève humide se zèbre de traces : empreintes de rats laveurs, marques laissées çà et là par les coussinets des chiens venus des ranchs

JOHN STEINBECK

DES SOURIS ET DES HOMMES

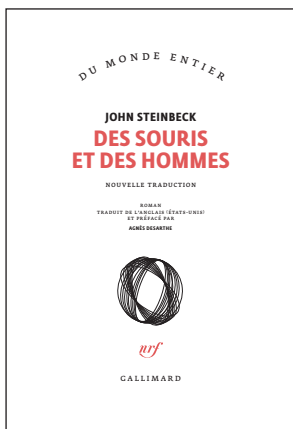
En plein cœur de la Grande Dépression, George et Lennie, deux ouvriers agricoles, parcourent à pied la Californie en quête de travaux journaliers dans des fermes. Malgré la rudesse de leur quotidien, ils partagent le même rêve : s'offrir leur propre lopin de terre avec des animaux. Plus que tout, ils veulent croire qu'un jour ils récolteront les fruits de leur labeur.

Pourtant, tout oppose ces deux hommes : Lennie est un colosse à l'esprit simplet qui adule les bestioles au pelage doux, tandis que George s'avère lucide et malin. Ils sont néanmoins inséparables et George veille sur son acolyte qui ne sait pas toujours maîtriser sa force. Souvent, Lennie dérape, et les deux hommes s'empressent de plier bagage.

Lorsqu'ils sont embauchés un mois entier dans un ranch de la vallée de Salinas, ils sont convaincus que, cette fois, ils réuniront le pactole nécessaire à leur rêve. Or c'était compter sans les œillades ravageuses de l'épouse du jeune patron, qui n'annoncent rien de bon.

Des souris et des hommes est un monument de la littérature américaine qui interroge brillamment les thèmes de l'injustice et du destin. Mais c'est avant tout le portrait d'une amitié insolite et bouleversante qui nous dévoile une Amérique encline à engendrer un monde d'exclus.

John Steinbeck, d'origine irlandaise et allemande, est né en 1902 à Salinas, petite ville de Californie. Tortilla Flat, publié en 1935, lui a valu une renommée immédiate. Ont paru ensuite Des souris et des hommes (1937) et Les raisins de la colère (1939), portant tous deux sur la précarité du travail agricole. Prix Nobel de littérature en 1962, John Steinbeck est mort à New York en 1968. L'anniversaire des cent vingt ans de sa naissance est l'occasion d'une nouvelle traduction de Des souris et des hommes, une de ses œuvres majeures.



Des souris et des hommes

John Steinbeck

Cette édition électronique du livre
Des souris et des hommes de John Steinbeck
a été réalisée le 14 avril 2022 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072943829 – Numéro d'édition : 393848).
Code Sodis : U38077 – ISBN : 9782072943836.
Numéro d'édition : 393849